Récits d'un « exil intérieur »

Vécu et ressentis des évacués allemands et français durant l'évacuation de 1939-1940

Par Maude Williams*

Forcés à quitter leurs foyers avant même la déclaration de guerre du 3 septembre 1939, les Alsaciens, Lorrains, Sarrois et Badois ressentent les premiers les conséquences d'un conflit imminent. Le trajet de l'exil, la difficile intégration dans les zones d'accueil et l'éloignement de tout ce qui leur est familier et cher, marquent fortement et durablement ces milliers d'évacués ayant trouvé refuge loin de chez eux. Une situation qui fait écho à ce que vivent les réfugiés aujourd'hui.

Éclipsée pendant longtemps par le grand mouvement de population dramatique que fut l'exode de juin 1940, l'évacuation de la région frontalière franco-allemande de septembre 1939 n'en demeure pas moins un événement marquant du début de la Seconde Guerre mondiale. Des deux côtés du Rhin, plus d'un million de personnes sont concernées. Planifiées en France et en Allemagne pendant l'Entre-Deux-Guerres, les évacuations de la frontière franco-allemande ont pour but d'une part de protéger la population vivant dans la « zone rouge », c'est-à-dire entre la frontière et les lignes de défense respectives (ligne Siegfried en Allemagne et ligne Maginot en France), et d'autre part de laisser le champ libre aux manœuvres militaires dans cette zone. Ce que les évacués allemands et français vivent durant cette année d'exil est éprouvant aussi bien émotionnellement que physiquement comme le montrent les nombreuses lettres et les journaux intimes des évacués. Le temps de l'évacuation a également marqué les mémoires, aussi bien individuelles, familiales que collectives, même si souvent ce vécu a été par la suite occulté par les évènements dramatiques qui ont suivi : la défaite et l'occupation du côté français, les bombardements et la deuxième évacuation en 1944/1945 des deux côtés du Rhin.

Un long chemin vers les zones d'accueil

A partir du 31 août 1939, les autorités civiles et militaires des deux côtés du Rhin commencent à faire évacuer la population frontalière. Du côté allemand, les ordres de départ sont parfois contradictoires ce qui est dû en partie aux hésitations d'Adolf Hitler, mais aussi à la concurrence entre les représentants du parti et les autorités administratives. Le 2 septembre, les frontaliers allemands prennent le chemin de l'exil. En France, l'ordre d'évacuer est transmis par le préfet aux maires des communes concernées qui informent leur population. Pour les évacués, la nouvelle fait l'effet d'un choc même s'ils avaient connaissance de ces mesures. Des deux côtés de la frontière, les femmes s'affairent à préparer les valises, les hommes rassemblent les troupeaux. Les familles ne peuvent emporter avec elles qu'un nombre limité de bagages. Lorsque l'heure de l'évacuation sonne, les familles ne sont parfois pas au complet. Léon L., un Mosellan alors âgé de 12 ans, a dû partir avec sa mère sans son père. Il se rappelle son départ: « Et ensuite, ma mère, je sais qu'elle m'a donné un petit sac à dos et là elle a mis quelques vêtements dedans et elle a pris sur elle tout ce qu'elle avait de bijoux (...) Très mauvaise ambiance. Car je dis ça, la

^{*} Maude Williams est enseignante-chercheuse à l'Université de la Sarre. Après s'être consacrée à l'évacuation de la région frontalière franco-allemande (1939/40) dans sa thèse, elle travaille actuellement sur les transferts de musique populaire dans les années 1960 en Europe de l'Ouest.

majorité des hommes étaient mobilisés (...) Nous n'avons pas su où était mon père et il est seulement revenu (...) lorsque nous étions à Villebourg la Vallette. »

Comme dans ce témoignage, les familles et amis se perdent souvent de vue lors du départ, ou durant le trajet de l'évacuation. Ces séparations sont très dures à supporter pour les évacués qui s'inquiètent déjà du sort réservé à leurs biens abandonnés. De plus, en France comme en Allemagne, le voyage pouvant parfois durer jusqu'à deux semaines est très éprouvant puisqu'il se fait majoritairement dans des wagons à bestiaux, où le manque d'hygiène, d'intimité et de sommeil se font ressentir.

Arrivés dans les villes et villages d'accueil, les évacués sont répartis dans des hébergements très divers. Certains sont logés chez l'habitant, d'autres obtiennent un appartement tandis que certains doivent, dans un premier temps, se satisfaire d'un hall de gymnase. Pour beaucoup, les conditions d'hébergement sont difficiles. Néanmoins, au fil des mois, la situation matérielle des évacués va s'améliorer, grâce aux gouvernements mais aussi grâce aux organisations caritatives, se chargeant de leur fournir le nécessaire.

Une difficile intégration

Même si la situation matérielle des évacués s'améliore, leur intégration dans les zones d'accueil n'est pas simple, particulièrement en France. En effet, les Alsaciens et Lorrains qui arrivent dans le Sud-Ouest, notamment les plus âgés, parlent le dialecte ou l'allemand. 44 % d'entre eux ignorent même le français. Cette barrière linguistique sera un grand frein à leur intégration car, au-delà de la communication quotidienne, ces langues venues de l'Est de la France ne sont pas bien vues par les gens du Sud-Ouest qui identifient ces sonorités à l'allemand, et donc à l'ennemi. Marthe P., une évacuée lorraine se rappelle lors d'un entretien: « Les gens, ils étaient bien, mais pas tous. Il y avait eu toujours des frictions. Les uns disaient que nous étions des boches, parce que nous avons parlé notre patois. Ça ressemblait un peu à l'allemand. Ils

disaient, ce sont des boches. Et qu'est-ce que vous voulez, on était des boches. »

La population est méfiante vis-à-vis des évacués et les dénonce facilement pour avoir porté des propos défaitistes et pro-allemands. Une autre grande différence culturelle est celle de la religion. Les Alsaciens et Lorrains sont très pieux (catholiques et protestants) et arrivent dans une région fortement laïque, voire anticléricale. Le manque de prêtres, notamment de prêtres parlant l'allemand, les affecte profondément : ils ne peuvent faire leur confession ni célébrer les messes comme chez eux.

En Allemagne, l'intégration semble se dérouler plus facilement notamment car les problèmes de langue ne sont pas si marqués. Il existe bien des différences de dialecte, mais cela ne vient pas entacher la communication. Cependant, les relations sont loin d'être faciles. Les Sarrois sont parfois traités de « têtes de Français » (Franzosenköpfe) ou de « Français de la Sarre » (Saarfranzosen) du fait du rattachement tardif de la Sarre au « Reich » en 1935. De plus, des dissensions apparaissent à cause de la religion. Les catholiques évacués doivent parfois vivre dans la même commune, voire la même maison que des protestants, suivre les mêmes offices religieux, faute de prêtres, ce qui crée de nombreuses frictions entre évacués et population accueillante.

Petite patrie, « Heimat » et « Heimweh »

Plus que tout, Alsaciens, Lorrains, Sarrois et Badois ont le mal du pays (Heimweh). Il s'exprime dans les lettres, les journaux intimes, mais aussi les poèmes et chansons des évacués, comme dans ce poème lorrain, Le chant du réfugié (Flüchtlingslied): « Nos cœurs sont blessés / Et nos yeux durement attristés / Séparés des personnes qui nous sont chères / nous n'avons plus de Heimat ». Le sentiment de ne pas être les bienvenus, l'inconfort du nouveau logis et surtout la peur pour leurs biens et leurs connaissances restés à la frontière renforcent ce manque de la petite patrie, de la « Heimat ». De nombreuses questions préoccupent les évacués: « Qu'a-t-il pu se passer entre temps à

O dpa

Une photo de la propagande nazie qui montre des familles allemandes de retour après la victoire de l'Allemagne sur la France, ici à la gare de Sarrebruck.

la frontière franco-allemande ? Est-ce que nos maisons sont encore debout puisque notre village se situe seulement à deux kilomètres de la frontière franco-allemande ? »

En leur absence, les maisons ont été pillées et parfois même saccagées par les troupes en stationnement. En France et en Allemagne, des rumeurs de pillages circulent, renforçant l'anxiété des évacués.

A la tristesse et la peur vient s'ajouter l'espoir. Tout au long de leur exil, évacués allemands et français, sont accompagnés par l'espérance en un prompt retour, comme ici dans une lettre d'un Lorrain réfugié en Gironde : « Je n'aurais jamais pensé passer un jour un automne en Gironde. Et voilà, je suis à la fin de la quarantaine et j'ai dû vivre tout cela. Je vais sûrement y penser pendant toute ma vie à cet automne. J'espère que le retour est pour bientôt, le retour vers mes têtes de choux, mes oignons et carottes. Ah, ils me manquent souvent! »

Le manque de la petite patrie, le Heimweh, est indissociable de cet espoir de retour. C'est surtout lors des anniversaires, des fêtes religieuses, et plus particulièrement à Noël que la nostalgie se fait plus forte. Une Sarroise, enfant à l'époque de l'évacuation, se rappelle de ce moment douloureux : « À Noël les familles de la Sarre ont été invitées à une fête de Noël. (...] Nous, les enfants, nous avons reçu un sachet de sucreries. Soudain, j'ai eu l'idée de dire un poème. Je m'éloignai de mes parents et me mis au premier rang et commençai : A la maison, en Sarre. Au bord de la Sarre, là est mon origine, (...) En fait, je voulais faire plaisir aux personnes présentes, mais elles commencèrent à pleurer, surtout les plus âgées. »

Le rituel de Noël rappelle, s'il était nécessaire de le faire, à la population qu'elle n'est pas chez elle et fait remonter des souvenirs des années passées tous ensemble au foyer. Cet éloignement a également pour conséquence le renforcement d'un sentiment régional.

Pour lutter contre le mal du pays, en France et en Allemagne, les évacués essayent de se rassembler et de reconstituer une communauté. En se retrouvant dans les églises, les cafés et restaurants, ils échangent leurs souvenirs, leurs préoccupations et renforcent leurs liens. Encore aujourd'hui, chez les habitants de la frontière franco-allemande, l'évacuation reste un événement marquant de l'histoire régionale, qui quoique discret dans la mémoire collective, est encore bien présent dans la mémoire de toutes les familles habitant le long de la frontière.